

CERCUEIL DE LUXE

LA PEAU CASSÉE

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Théâtrales

LA RUE DES MOUCHES, in *Sony Labou Tansi, paroles inédites*, 2005

Sony Labou Tansi

CERCUEIL DE LUXE

LA PEAU CASSÉE

(Les Enfants du champignon)

éditions THEATRALES

LES
FRANÇOPHONIES
EN LIMOUSIN

La collection *Passages francophones* est née d'une collaboration entre les Francophonies en Limousin et les éditions Théâtrales. Depuis plusieurs années, la Maison des auteurs de Limoges accueille en résidence des dramaturges de langue française, venus du monde entier pour écrire du théâtre. Leurs textes proposent des imaginaires aux couleurs vives et témoignent de formes nouvelles issues de cultures métissées. Véritable invitation, pour le lecteur comme pour le spectateur, à parcourir le chemin de ces écritures, cette collection veut contribuer à la présence de toutes les langues françaises sur les scènes contemporaines.

P A S S A G E S F R A N C O P H O N E S

Collection dirigée par Patrick Le Mauff et Jean-Pierre Engelbach

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'auteur, de son agent ou de la SACD.



Couverture : © Concordance(s), Mareuil-lès-Meaux (77)

© 2006, éditions THÉÂTRALES

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 2-84260-227-7 • ISSN : 1633-4728

SOMMAIRE

CERCUEIL DE LUXE	p. 9
LA PEAU CASSÉE (LES ENFANTS DU CHAMPIGNON)	p. 25
BIOGRAPHIE de Sony Labou Tansi	p. 57
BIBLIOGRAPHIE de Sony Labou Tansi	p. 61

CERCUEIL DE LUXE

*Œuvre collective du Rocado Zulu Théâtre,
écrite en 1983 avec Nicolas Bissi, Dibengué Loumoni,
Victor Louya Mpene Malela et Marie Tsibinda*

PERSONNAGES

LUNDI, chef de village, chef spirituel après le curé

MARDI, ou **ROMAIN**, fils occidentalisé en mal de peau, autorité politique

MERCREDI, vieux paysan, fils de l'honneur et de la dignité, totem crocodile

JEUDI, musicien traditionnel, joueur du mukondzi, du mukwiti, du ngongi :
totem singe

VENDREDI, ancien séminariste jouant le rôle de curé

SAMEDI, vieux sage, professeur, juge et philosophe

DIMANCHE, ou **SOFÉLINA**, jeune femme qui, à la mort de son mari, décide
d'habiter le cimetière

L'ENVOYÉ CHRISTIAN BOUCHER, assistant technique dépêché par Paris pour
monter le cercueil antiatomique du Père de Monsieur

L'ANIMATEUR DE VEILLÉES, musicien, conteur, surnommé le Fou du Peuple

QUATRE OISEAUX GÉANTS

DEUX VEUVES

LE MORT

*La scène a lieu dans cette ville, en ce pays, la République de l'Homme. Elle dure
un siècle.*

TABLEAU I

Au quartier Radio-Baobab de cette ville, une foule innombrable veille un mort. Le silence est profond. De temps à autre, quelqu'un se souvient et pleure. À l'arrière-plan, c'est le cimetière envahissant où la folle Sofélina hante son désespoir. Elle y habite depuis la mort de son mari.

LUNDI.— (*à Samedi*) Qu'est-ce que tu as dit dans le télégramme ?

SAMEDI.— Nous avons dit : Fiston, père décédé Stop Venir Stop T'attendons pour l'enterrer Stop.

MERCREDI.— C'est si loin l'Europe. Peut-être n'a-t-il pas de quoi venir enterrer son père.

TOUS.— (*ton de protestation*) Non.

LUNDI.— S'il ne vient pas aujourd'hui, demain on enterre. Voici cinq jours qu'on creuse dans cette odeur béante.

SAMEDI.— Moi, je vous propose de tromper le temps.

Hors-texte gestuel.

LUNDI.— (*il fait l'appel*) Lundi ! Ah c'est moi-même. Mardi ! (*on répond : « C'est celui qu'on attend »*) Mercredi ! (*quelqu'un en tenue de paysan répond : « Présent »*) Jeudi ! (*un musicien dit : « Présent »*) Vendredi ! (*le père Vendredi répond : « Le Seigneur me garde encore-là : présent »*) Samedi ! (*un juge répond : « Présent »*) Dimanche !

La folle du cimetière chante sa réponse.

MERCREDI.— Le Pays a changé. Ses habitudes boitent. Nous ne sommes plus nous. Nous ne serons plus jamais nous : quand même ! Le marmot nous fait marcher. Il nous marche dessus ; il marche sur nos cœurs !

Long silence.

SAMEDI. – (*après un fou rire*) Je vous propose de casser le temps. (*hors-texte*) Coca-Cola ! (*quelqu'un répond* : « Coca-Cola est mort ») Sucre ! (*quelqu'un s'approche qui lui dit à l'oreille* : « Sucre est mort l'an dernier ») Pain ! (*le même lui dit que* « Pain aussi est mort ») Confiture ! (*le même gueule* : « Mort aussi ») Quand est-ce ? (*le même* : « Il y a quelque temps ») Manioc, Aubergine, Igbame, Chou, Banane...

JEUDI. – Morts, tous !

MERCREDI. – Il faut dire que nous n'aurons plus rien à manger.

SAMEDI. – Oh, nous mangerons bien le temps.

Désolation de tous.

VENDREDI. – Je vous fais remarquer que vous pleurez votre nourriture de la même manière que nous pleurons nos morts.

LUNDI. – (*à Jeudi*) Est-ce avec cette tête-là qu'on pleure un cousin ? (*à Samedi*) À quoi tu penses, toi ?

SAMEDI. – (*douloureux*) Au prochain qui va mourir. J'ai l'impression, oh ! une simple impression sans rigueur, que le prochain à mourir c'est... (*tous* : « C'est qui ? ») Difficile à dire, mais je crois que le prochain à mourir c'est... moi. (*désintéressement des autres tandis que lui se lève*) Et j'imagine mon cadavre, là, sur cette natte. Mon cadavre qui bêtement va rire pendant que vous danserez. (*silence*) Si je meurs, n'attendez pas mes enfants : enterrez-moi tout de suite, parce que, fait comme je suis fait, je risque de puer après le deuxième jour. (*il va vers le mort*) Ah mon frère, si tu voyais comme la viande est imbécile !

LUNDI. – Maintenant nous allons enterrer.

MERCREDI. – Tu prends là une trop lourde responsabilité : d'abord nous allons désobéir à la volonté d'un mort... et puis son fils-là est une grosse autorité. Les grosses autorités n'ont ni cœur, ni oreilles, ni yeux !

LUNDI. – Ce n'est pas la grosse autorité de son fils qui fouille les odeurs que nous buvons là.

MERCREDI. – Et s'il nous jette en prison ?

LUNDI. – Les colons m'ont mis trois fois en prison.

MERCREDI. – Nous n'avons pas tous eu la chance d'une telle expérience. La prison me donne la trouille, si tu veux me croire.

LUNDI. – (*déçu*) Bon, bien ! (*aux musiciens*) Animez la veillée. (*chants, danses, puis silence oppressif*) Qu'est-ce que tu as dit dans ton télégramme ? (*l'autre pleure*) Alors je vais l'enterrer moi tout seul et j'assumerai la responsabilité de cet acte, moi tout seul.

SAMEDI. – Au moins nous pourrons te chanter les chansons et le père pourrait bénir l'enterrement à la sauvette.

VENDREDI. – Mais non : attendons encore un ou deux jours, parce que dans ce genre d'opérations la responsabilité du Seigneur est, disons, limitée.

LUNDI. – On attendra. On attendra. (*aux musiciens*) Animez la veillée. (*hors-texte*) (*la nuit tombe, le jour paraît, repas dansé, long silence*) Il n'était pas à l'avion de ce matin. (*tous* : « *Non !* ») Donc il ne viendra pas avant le prochain avion, c'est-à-dire dans quatre jours. Vous pensez bien qu'on ne saurait garder ce corps quatre jours de plus.

MERCREDI. – En définitive on ne le pourrait.

LUNDI. – J'en ai ma claque ! Ce corps me mange. (*il va vers le père et le prie de bénir le départ de l'enterrement ; comme le père semble hésiter, il le tire et le mène de force devant le mort*) Mon père ! voulez-vous bénir l'enterrement ?

VENDREDI. – Mon devoir et ma responsabilité sont limités : toutefois vous pouvez d'abord enterrer et la bénédiction suivra un jour.

LUNDI. – Dieu ne serait-il qu'un lâche, mon père ?

VENDREDI. – Ne le confondez pas avec le Seigneur. Je crois qu'il est sinon rationnel, du moins plus sage d'attendre le prochain avion. Chantons pour oublier le temps.

Il chante en latin pendant que la foule déclenche une messe de Vaudou-Kongo.

LA PEAU CASSÉE

(Les Enfants du champignon)

Comédie tragique

« Les grands esprits valent ce qu'ils exigent. »

Paul Valéry

*À Françoise Ligier et Pierre Graziani,
soyons humains de la même manière que d'autres sont patriotes.*

*À mon frère de l'autre rive des races Guy Lenoir
qui a voulu naître Blanc.
Rendez-vous vers d'autres espoirs.
Brazzaville, le 7 janvier 1985*

PERSONNAGES

LINE, fille du multimilliardaire Bunglustone. Elle a fui ses parents pour vivre parmi les Pygmées à Colombo. Elle a vingt ans.

JEAN-MARIE POUILLOUX, célébrité de cinéma, qui longtemps avant travaillait chez Bunglustone. Celui-ci lui destinait sa fille. Line et Jean-Marie furent mariés quelques mois. Bunglustone a fait signer un contrat de cent millions à Pouilloux pour qu'il retrouve et ramène Line à Paris. Il a quarante ans.

DANIEL, faux nom de sire Alvaro Sanza réduit à la clandestinité. À part sa bouteille d'alcool d'agave, personne ne sait pourquoi il est venu à Colombo, dans la profonde forêt tropicale. Il a quarante-quatre ans.

LAURE, amie de Daniel, ethnologue. Elle étudie les civilisations pygmées. Elle a vingt-six ans et joue la téléphoniste du village.

SIRE ALVARO SANZA, homme politique installé par Bunglustone. Il se révolte. Bunglustone essaie en vain de le remettre sur les rails de ses intérêts. Alvaro doit fuir. Quelqu'un d'autre est pendu en son lieu et place par confusion. Il a quarante-quatre ans.

BUNGLUSTONE, exploite un pays tropical en exclusivité, exporte et importe en monopoleur incontestable, sous prétexte de financer le développement.

KOBRA, cuisinier de Bunglustone

DEUX DANSEURS

La Peau cassée a été créée à Pointe-Noire (Congo), en novembre 1984. Avec : Édith Bagamboula, Nicolas Bissi, Georges Boussi, Guy Lenoir, Paul Milongo, Victor Louya Mpene Malela et Elza Oppenheim.

Le premier soir

Village pygmée de Colombo. Une trentaine de cabanes. Une seule rue : la rue du Colonel va jusqu'au lac qu'on voit dans le fond, sous un drapelet de ciel cendré de cuivre.

Au premier plan, une immense bâtisse inachevée, brique rouge, tôle ondulée. Elle porte cette inscription en lettres jaunes sur fond rouge : « Case des morts ». Un groupe électrogène tricote son tousotement insolite sur la nuit tombante. Line qui a dormi tout l'après-midi continue à dormir. Jean-Marie pompe un insecticide, puis vient s'adosser contre un pieu, à l'entrée du grand hangar. Il a l'air déprimé. Du lac arrive Daniel, jouant sa sanza ; il porte un énorme ananas en équilibre sur la tête. Il chante Le Corbillard du griot congolais Zao. Quand il arrive devant Jean-Marie, il pose l'ananas à ses pieds.

DANIEL.— *(à Jean-Marie)* Tu as la même tête qu'hier. Depuis trois jours, tu présentes la même gueule de chienne battue. *(désignant Line endormie)* Comment va le mammifère ?

JEAN-MARIE.— Toujours enfermée entre les murs de sa démente. Elle entretient sa dépravation avec une agaçante tendresse. *(il sort le contrat de Bunglustone)* Il ne me reste plus qu'à brouter cette paperasse pernicieuse. Dans une dernière lettre, Bunglustone me dit qu'il m'augmenterait de dix pour cent si je lui ramène sa fille pour Noël. Ramener la folle, là-haut, dans la vie et les us de là-haut. La clouer dans cette culture sur laquelle elle s'est mise à pisser.

DANIEL.— Elle est descendue trop bas la pauvre. Si belle. Si jeune. Mais finie déjà.

JEAN-MARIE.— Son corps brûle pour l'insensé nommé Alvaro, que son père a fait tuer – mais qu'elle croit encore vivant, quelque part, dans cette forêt oppressante. *(un temps)* J'y mettrai le temps que j'y mettrai, mais je la sortirai de sa foutaise, entière et entièrement.

DANIEL.— Beugle moins fort : tu risques de la réveiller. *(ils s'éloignent un peu)* C'est bizarre ! Nous n'adorons que les choses qui nous échappent : Bunglustone aime sa fille maintenant qu'elle est loin de lui.

JEAN-MARIE.— Il l'a toujours adorée. Il n'est rien sous les cieux qu'il mette au-dessus d'elle. Son argent, ses maîtresses, ses amis, sa vie même ne comptent que par elle.

DANIEL.— Elle s'est initiée au culte des enfants du champignon. Je suis sûr qu'elle ne quittera plus cette terre.

JEAN-MARIE.— Ça ne m'étonne pas d'elle. Pendant les quelques semaines où nous étions mariés ensemble, elle me cassait les oreilles avec ses beuglements de mahométane : « *Allah cubula eh* » matin, midi et soir. Elle aurait pu naître Nègresse puisque, à ce qu'on dit, Dieu a été inventé par les Nègres. (*un temps*) Éloignons-nous. Tant qu'elle dort le monde peut respirer. (*ils s'éloignent*) Vous qui êtes du pays, pensez-vous qu'Alvaro...

DANIEL.— Laissons les morts au fond de leur terrible destin. Peut-être sont-ils plus heureux que nous. (*un temps*) Je sais qu'à la place d'Alvaro les hommes de Bunglstone avaient massacré un certain Germain Lanza. Ils ont passé son corps sous un rouleau compresseur, et personne n'en a rien vu. Mais encore une fois les morts sont plus heureux que nous. Qu'ils meurent en paix.

JEAN-MARIE.— Attention ! la lionne se réveille.

Line se lève, chante et joue avec ses longs cheveux noirs. Elle est toute joviale.

LINE.— Voici un ciel contre lequel on donnerait son âme et son sang. Cet air majuscule. Tous ces parfums. Cette paix. On se croirait au lendemain de la création du monde. Et Pouilloux de tous les diables croit que je regrette son oxygène calciné de Paris. Regretter le ranci de son existence de poche. Les jacasseries de son âme artificielle où quatre fois quatre n'arrêtent pas de faire seize.

Dans le lointain, on entend la musique des enfants du champignon. Line met sa grande robe d'initiée et son masque vert. Au moment où elle veut partir, arrivent Jean-Marie et Daniel.

JEAN-MARIE.— Line adorable, tu m'avais promis de ne plus jamais...

LINE.— Les promesses des hommes ne sont que promesses de parjure. (*elle les écarte de sa route*) L'absolu m'appelle. Il donne justification et excuse à tout. Je sais que c'est là un langage que les niais ne saisiront jamais, mais que veux-tu que j'y fasse ?

DANIEL.— (*à Jean-Marie*) Chaque être poursuit sa nuit. N'insiste pas. *Ils la regardent qui s'enfonce dans la forêt. Daniel boit un coup de sa bouteille. Jean-Marie fume, prend ses calmants, puis s'étend tout habillé et tout chaussé sur son lit. Bientôt il commence à ronfler.*

Le progrès est malade. Ma haine pour Bunglustone aussi est malade. Même si l'idée de justice ne peut être vécue qu'en termes de passion... Malgré tout ce qu'ils m'ont fait, je n'arrive à les haïr que d'une haine inachevée. On dirait que même la haine n'est pas à la hauteur de nous autres Pygmées.

Il part en chantant Le Corbillard. On entend toujours les chants du culte des enfants du champignon.